





Barbodoigts (chop-chop brocoli), 2017
 faïence émaillée, 35 x 25 x 25 cm,
 collection particulière,
 courtesy Galerie GP & N Vallois.
 À gauche : *To Sarah (Paul et Virginia)*, 2016
 techniques mixtes sur papier, 110 x 150 cm,
 collection particulière, Paris.

Chambre, Bouquet, 2014
gouache sur papier, 50 x 60 cm,
collection particulière, Paris.



QUESTIONS / RÉPONSES

Entretien à plusieurs voix, riche en citations et en invités surprises : **Mathieu Mercier**, **Laurent Goumarre** ou encore **William Morris**.
Propos recueillis par **Barbara Soyer**.

À quoi êtes-vous bons ?⁽¹⁾

Alexandre Lamarche-Ovize : Nous sommes tous les deux bons à quelque chose. C'est l'avantage d'être et d'avoir deux cerveaux. Moi je suis bon dans la composition et dans la mise en place. Florentine est bonne dans la précision et dans le détail et sait apporter ce qu'il faut de singulier. Au final, ça donne une image équilibrée.

Florentine Lamarche-Ovize : C'est la question de l'échange, de la dialectique et du rebond qui est au centre de notre travail. Nous ne sommes pas mauvais non plus dans notre rapport à la couleur, avec une gamme à la fois maniériste et un peu sale.

Alexandre : Toujours ce côté bicéphale, qu'on retrouve aussi dans nos différents registres de dessins, qui vont du graffiti à l'image proche du réel et de sa représentation. C'est cette dualité qui fabrique la qualité. Au départ, quand nous avons commencé à travailler ensemble, il y a onze ans, c'était plus antagoniste. Nous avons évolué au contact de l'autre.

Florentine : On s'est bonifiés avec le temps. On a clarifié. Ce qui nous importe aujourd'hui, ce sont les relations des pièces entre elles et leur autonomie, comment elles peuvent dialoguer et créer une narration à la fois ouverte et continue.

Alexandre : Nous sommes bons à fabriquer des choses qui relèvent du domestique, à faire des échelles de l'ordre de l'objet, anti-monumentales, non autoritaires. On préfère d'ailleurs le terme « objet » à celui de « sculpture » pour parler

de nos pièces. C'est lié à la nature de l'objet lui-même, qui s'appréhende plus facilement, avec lequel on peut vivre. Ce « vivre avec » est crucial pour nous, c'est un gage de permanence et c'est l'un des objectifs qu'on vise quand on réalise une pièce.

Florentine : La domesticité est importante. On aspire à une sculpture domestique.

À quoi n'êtes-vous pas bons ?⁽²⁾

Alexandre : Bizarrement et contrairement à ce qu'on nous dit souvent, nous ne nous trouvons pas bons dans la gestion de l'espace. La mise en espace de nos images et de nos objets est souvent source de déception. Nous n'aimons pas ça. Cela a évidemment à voir avec la question de l'exposition, qui nous intéresse moins qu'avant. Ceci explique peut-être cela.

Florentine : On préfère de loin l'expérience, l'échange et la collaboration que permettent les projets d'expositions, comme à Nevers en 2017 ou à Mexico en 2015. On aime travailler avec les artistes, les artisans, les tourneurs, les potiers, les céramistes, les faïenciers, on aime les échanges de savoir-faire et le dialogue que cela crée. Mais dans les accrochages, c'est à chaque fois problématique. Il y a toujours un endroit où ça bugge.

Qui est Andrew ?⁽³⁾

Alexandre : « Andrew ? » fait partie de ces projets collaboratifs justement. C'est le titre d'une exposition de groupe que nous avons réalisée à La Galerie de Noisy-le-Sec en 2013 après une résidence de neuf mois. L'exposition réunissait une cinquantaine de céramiques produites par autant d'invités, des artistes et des Noiséens, qui pour beaucoup découvraient la technique et que nous avons accompagnés tout au long du projet. Andrew est un personnage de fiction inventé par Laetitia Paviani, qui est aussi le titre de la pièce qu'elle a créée pour l'occasion. C'est l'absent de l'exposition, celui qui

⁽¹⁾ Question posée par Mathieu Mercier, artiste.

⁽²⁾ Mathieu Mercier, artiste.

⁽³⁾ « Andrew? », exposition Lamarche-Ovize, La Galerie, Noisy-le-Sec, 2013.

n'était pas là, le catalyseur de toutes les collaborations. À la fois l'hôte et l'invité de cette expérience et des histoires qui la composent.

Florentine : C'est un personnage que nous avons ensuite développé en bande dessinée et dont nous avons fait un livre, qui n'a malheureusement jamais été édité. L'idée et l'envie de faire un livre de BD, avec une narration, des ellipses et un espace propres, nous taraudent depuis longtemps.

Alexandre : La bande dessinée est à la fois le cheval de Troie et le Graal. Elle nous accompagne constamment dans notre vie et dans notre pratique, avec la littérature jeunesse et les livres d'art évidemment. C'est ce après quoi nous courons. Il y a tout ce qu'on aime dedans. Une diffusion démocratique qu'on apprécie, une créativité graphique et narrative sans limites, une mise en œuvre on ne peut plus simple : une table, un crayon, quelques feuilles. Il y a une liberté totale qu'on ne retrouve pas avec la céramique par exemple.

Florentine : Ou avec l'espace d'exposition. La page de BD est libre. Pas de prise, pas de lumière, elle existe en tant que telle, elle est autonome et totale. Elle inclut la narration, le motif, la figure, « Andrew » quoi.

Pouvez-vous en faire trop ?⁽⁴⁾

Alexandre : Tout dépend de ce dont il est question, des images ou de leur présentation. Dans l'espace d'exposition, s'il nous arrive d'en faire trop, c'est parce qu'on ne sait pas faire mieux.

Florentine : Et parce que nous sommes anti « white cube ». Le rapport au domestique, c'est ça. C'est également l'accessibilité à l'objet, que l'on veut tout sauf hermétique. Ça n'a rien à voir avec le fait d'être anti-conceptuel. On en fait trop pour que ce rapport au domestique puisse exister, advenir.

Alexandre : Dans la pratique elle-même, en faire trop est aussi le moyen d'aller au bout d'un processus, de voir jusqu'où il peut aller. Sinon, c'est maniériste. Mais on ne le montre

pas. C'est une étape de travail, qui interroge les notions de recouvrement, de peinture, d'équilibre, de rapport au dessin, de repentir, de trace et d'erreur. Il faut trouver la mesure entre tout ça.

Florentine : La question de la sérialité est importante dans notre travail, ce n'est pas du bavardage. Cela permet de développer. Mais quoi qu'il en soit, nous n'en faisons jamais trop dans les images elles-mêmes, dans notre dernière série de paysages, « Natural History Pattern », comme dans celle, plus kitsch, des chiens mexicains, « Perros ».

Est-il possible d'être révolutionnaire et d'aimer les fleurs ?⁽⁵⁾

Alexandre : Trop en faire et remplir l'espace est en soi un acte de résistance. Avec des fleurs, c'est encore mieux. Qui n'aime pas les fleurs ?

Florentine : Derrière toutes les révolutions, il y a des fleurs. Chez nous, elles agissent à différents niveaux : elles renvoient bien sûr à un certain courant de la peinture (Courbet, Fantin-Latour, etc.), à une certaine historicité, et fonctionnent aussi comme motifs et comme leures. Nos bouquets bouchent l'espace en même temps qu'ils invitent à le regarder.

Comme William Morris qui, avec la fleur, motif des Arts décoratifs par excellence, défend la question du beau, de l'artisanat et de la liberté. C'est peut-être là que se trouve l'aspect sinon révolutionnaire du moins engagé ou *Arts & Crafts* de notre travail. Savoir faire des objets, ne pas s'aliéner, maîtriser leur fabrication, leurs outils et leurs traditions, cela permet d'avoir une liberté totale en tant qu'artistes, dans les modes de production. Derrière les fleurs, il y a l'idée d'indépendance.

À rebours de la définition du kitsch donnée par Milan Kundera – le miroir embellissant du mensonge –, votre œuvre se construit à révéler le jeu du miroir et

⁽⁴⁾ Laurent Goumarre, journaliste et producteur.

⁽⁵⁾ Titre d'une exposition de Camille Henrot, Galerie Kamel Mennour, Paris, 2012.